

À force de se nourrir de racines...

Véronique Dassas

Number 330, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95382ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dassas, V. (2021). À force de se nourrir de racines.... *Liberté*, (330), 10–12.

À force de se nourrir de racines...

*La journaliste
et traductrice
Véronique
Dassas observe
l'Italie, où elle
vit, et renvoie
à Montréal, où
elle a longtemps
vécu, un écho à la
fois personnel et
politique.*

Et la mer à la ronde roule son bruit de crânes sur les grèves...

— Saint-John Perse, *Éloges*

... L'essentiel d'un livre est le lien qu'il établit entre les âmes.

— Rabbi Nahman de Bratslav

La Caraïbe, ça t'inspire ?
Je ne sais pas, mais c'est un joli nom.
L'exotisme de toute provenance me donne de l'urticaire, mais j'aime les histoires de pirates, le calypso, le reggae par procuration, et, surtout, la peau ambrée des enfants de mon enfant, amateur de métissage.

Mais Trinidad, patrie de leur mère, c'est bien dans les Caraïbes au moins ?

Pathétique d'être à ce point nulle en géographie.

La Caraïbe, ça t'inspire ?

Je ne sais pas, mais je vais y réfléchir.

Alors, il a bien fallu ouvrir un atlas.

Et remettre les îles et les idées en place.

Comprendre pourquoi la Colombie de García Márquez peut faire partie de l'univers caribéen, et me souvenir que la première fois que j'entendis parler de la Caraïbe, avec ce singulier qui me semblait si singulier, ce fut dans *Cent ans de solitude*, à une époque où déjà je naviguais à vue. Voir que Trinidad est à quelques encablures de la côte du Venezuela, ce qui justifie sans doute encore que, dans mon esprit désorienté, la Caraïbe parle surtout espagnol. Que la Cuba du Che, patrie de mes illusions et désillusions lyriques, jouxte Haïti, patrie de René Depestre et d'Émile Ollivier, qui, eux, ne m'ont jamais déçue. Que Puerto Rico et le rêve américain des personnages de *West Side Story* ne sont pas loin, comme

la Jamaïque des rastas et des pirates juifs. Faire voir enfin le rapport entre Caraïbe et Antilles. Pathétique d'être aussi nulle en géographie. Mettre des noms sur les Grandes et les Petites Antilles et réaliser qu'elles ne sont vraiment pas toutes francophones.

Se demander si la Guyane et ses bagnes font partie de l'espace caribéen. Repérer l'île du Diable de Dreyfus.

Dans cet espace enfin identifié sur la carte et remis dans son archipel vécut et mourut André Schwarz-Bart, écrivain mythique pour moi, ashkénaze d'ascendance et Antillais de descendance, auteur à la fois reconnu et malheureux de deux livres immenses, *Le dernier des Justes* et *La mulâtresse Solitude*. L'un sur le destin des Juifs dans la Shoah, l'autre sur le destin des Noirs dans l'esclavage.

La Caraïbe, ça t'inspire ?

Je ne sais pas. Mais les liens avec elle sont là, nombreux, sans que j'y aie jamais réfléchi. Et c'est sans compter Glissant, et Saint-John Perse si présent dans mon petit univers mental, par cette phrase entendue enfant et qui toujours me hanta : « Je sortirai, car j'ai affaire, un insecte m'attend pour traiter. » Presque un mantra.

Dès qu'on cherche les liens, on les trouve, me dit quelqu'un de beaucoup plus sage que moi. Peut-être, mais j'aime à croire que ceux-là ont quelque chose de particulier. Quelque chose qui a à voir avec ce que disait René Depestre lors d'une visite à Montréal à la toute fin du siècle dernier : « Un jour où j'étais à l'île de la Réunion et à l'île Maurice, j'ai découvert un arbre qui s'appelle le banian. C'est un figuier des îles qui a des racines comme tous les arbres, mais qui a des racines aériennes. Et ces racines ont la particularité de retourner à la terre et de remonter, de former d'autres arbres [...]. Je suis cet arbre. Je suis libre de projeter mes racines dans l'air et de prendre pied au Brésil, au Chili, en Italie... »

Puis, comme dans un vertige, j'ai compris que moi, née dans un port



— Papa, pourquoi elle porte pas de masque, elle ?

— Parce que c'est une pieuvre, mon chéri.

négrier de la côte atlantique française, d'ascendance sépharade, toujours terriblement attirée par la Méditerranée qui permit sans doute à mes ancêtres de fuir l'Espagne d'Isabelle la Catholique pour échouer, peut-être après plusieurs escales, dans la baie de l'ottomane Salonique, moi aussi j'étais liée à la Caraïbe. Non seulement par des racines culturelles qui évidemment ne se trouvent pas dans la terre mais dans la tête, mais aussi par mes descendants. Et cette phrase de Patrick Chamoiseau m'est arrivée de plein fouet : « Mes terres sont des volcans ! Honte à ceux qui disent qu'il s'agit d'une Méditerranée, la Caraïbe, c'est autre chose, c'est des continents explosés, c'est des croûtes terrestres qui se tordent, des volcans qui ruminent et des gerbes d'océan ! Près de cinq millions de kilomètres carrés d'une vie explosive ! »

D'accord, la suite promet donc d'être agitée.

✱

Une amie m'a demandé il y a quelques mois de publier sur Facebook dix titres de livres marquants pour moi. Parmi eux se trouvait, et dans les premiers, *Le dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart et, à ma grande surprise, il n'a presque pas suscité de réactions ou de commentaires, contrairement aux autres, qui pourtant n'étaient pas à proprement parler des best-sellers.

Aurait-on oublié cet écrivain mort en 2006, retiré dans son île refuge de la Guadeloupe, où il écrivit sa vie durant et ne publia qu'avec extrême parcimonie, détruisant systématiquement ses manuscrits ? Aurait-on oublié cet écrivain qui fit tout pour qu'on l'oublie ? Et qui, avant même d'écrire sur les Juifs, imaginait au début des années 1950 un vaste cycle romanesque antillais, attiré qu'il était par ce monde que lui faisaient découvrir ses amis de l'époque et parmi eux Édouard Glissant.

Aurait-on oublié cet homme discret et timide, mal à l'aise dans un milieu littéraire parisien déjà peu enclin à accueillir les étrangers à la caste ? Aurait-on oublié *Le dernier des Justes*, livre qui remporta un immense succès public quand il parut en 1959, et cela avant même de recevoir le prix Goncourt, au grand dam des

courtisans de la république des lettres ?

Une sorte d'histoire romanesque de la souffrance juive sur presque un millénaire, au travers d'une version de la légende des Justes, que Schwarz-Bart utilise en « autodidacte du judaïsme », dira-t-il plus tard, comme pour s'en excuser. On pourrait dire aussi, et sur ce plan sa légitimité ne fait aucun doute, en écrivant.

Un livre saisissant, parmi les premiers écrits littéraires sur la Shoah en langue française. Vaste fresque haletante, bouleversante, ourlée d'ironie ardente et de désespoir froid, qui s'ouvre sur le massacre des Juifs de la cité anglicane de York, le 11 mars 1185, sur ordre des autorités ecclésiastiques compétentes, et qui s'achève sur la mort du héros, Ernie Levy, entré de son plein gré à Auschwitz pour ne pas laisser sa fiancée mourir seule.

Selon la légende, « le monde reposerait sur trente-six Justes, les *lamed-waf* que rien ne distingue des simples mortels : souvent ils s'ignorent eux-mêmes. Mais s'il venait à en manquer un seul, la souffrance des hommes empoisonnerait jusqu'à l'âme des petits-enfants et l'humanité étoufferait dans un cri. Car ces *lamed-waf* sont le cœur multiplié du monde, et en eux se déversent toutes nos douleurs comme en un réceptacle ».

Pour Schwarz-Bart, ce livre est un hommage à ses parents installés en France, mais nés en Pologne, disparus dans les camps. Un hommage à la culture du *shtetl* d'Europe centrale, d'Europe de l'Est, effacée. Un hommage au yiddish devenu langue des morts. Une façon de se recueillir devant le malheur du monde. Une façon de commenter les propos de Jankélévitch, par l'entremise de la création, seul commentaire valide : « Les fusillés, les massacrés, n'ont plus que nous pour penser à eux. Si nous cessions d'y penser, nous achèverions de les exterminer. »

Quand on a lu *Le dernier des Justes*, on ne l'oublie pas, et ils furent nombreux à le lire, au son d'une critique pour l'essentiel fort élogieuse. Mission accomplie donc.

Mais ils furent aussi quelques-uns à essayer de discréditer l'outsider du Goncourt, ce petit Juif sorti de nulle part qui arrive sans lettres de recommandation. On parla de plagiat, on



Il y a de ces gouttes d'eau qui font déborder même les verres à moitié vides.

prit parti pour et contre, la rumeur enfla. Jusqu'au moment où les prétendument plagiés s'en déclarèrent honorés. On parla d'une image douloureuse du Juif toujours vaincu. On argua ensuite, dans les officines de quelques doctes judaïsants, qu'Ernie Levy était plus chrétien que juif. Et comme tout le monde, dans le fond, s'en fichait, les critiques finirent par cesser.

Mais Schwarz-Bart avait tout entendu, tout lu, tout ingéré et il se jura que lui, l'ouvrier devenu écrivain, entré dans la Résistance à quinze ans et soucieux d'honorer les massacrés, dans ce concert de dupes, on ne l'entendrait plus. Pire, on ne le lirait plus. Et il tint parole. Il s'en fut vivre en Suisse, puis en Afrique un moment, avec l'idée de suivre le voyage des esclaves, s'installa enfin en Guadeloupe, avec sa femme, Simone, Guadeloupéenne rencontrée à Paris à la fin des années 1950, et leurs deux enfants.

« Mon rapport avec les Antillais a été profondément juif », dira-t-il dans un entretien au *Monde* en 1967. « J'éprouvais un sentiment de fraternité, c'est-à-dire la possibilité d'une communication avec ce peuple. Identité de la condition juive et de la condition antillaise ? Non. L'entreprise de génocide dont les Juifs avaient fait l'objet instaurait, historiquement, une différence radicale. Contiguïté, plutôt, de deux expériences limites qui autorisaient un dialogue. »

La mulâtresse Solitude paraît au Seuil en 1972. Ce titre devait englober tout

un cycle antillais, ce sera en fait le titre du seul roman antillais que l'auteur aura signé de son seul nom (celui qu'il cosigna en 1967 avec sa femme, Simone Schwarz-Bart, s'intitule *Un plat de porc aux bananes vertes*). D'autres romans figurent à sa bibliographie, tous posthumes.

Quelques lignes à peine dans un livre d'histoire évoquent une certaine Solitude qui aurait combattu pour la liberté des esclaves avec les Marrons et aurait été arrêtée et pendue après avoir accouché de l'enfant qu'elle portait. Schwarz-Bart lui donne une origine et une vie avant son supplice sur les fourches patibulaires de Pointe-à-Pitre en 1802. Il nourrit la légende, il l'interprète en quelque sorte, comme il l'avait fait pour la lignée des Justes.

À l'héroïne inconnue, il donne une mère, Bayangumay, enlevée au pays des Diolas (en Afrique de l'Ouest) par les marchands d'hommes, violée sur le bateau négrier par l'un des marins saouls que l'on jetait à fond de cale sur les filles pour qu'elles arrivent enceintes (une charmante coutume que l'on appelle la pariade). Cela faisait monter leur prix.

Ainsi naît Rosalie, nommée selon le système du fichier perpétuel de la plantation : « Le nom des morts allait aux vivants qui le rendaient le moment venu, avec l'âme. »

Ce n'est pas tout à fait sans rappeler le système de la sinistre numérotation des prisonniers dans les camps. Comme le ventre des bateaux rappelle les wagons, comme les chiens de garde, comme le lavage pour faire disparaître « l'odeur du nègre ». Comme le nègre qu'on utilise contre le nègre. Comme les supplices infligés aux fuyards... « Nègres traités aux fourmis, traités par le sac, le tonneau, la poudre au cul, la cire, le boucanage, le lard fondu, le chien, le garrot, l'échelle, le hamac, la brimbale, la chaux vive, les lattes, l'enterrement, le crucifiement. » Et puis cet homme poussé par son maître dans un four. Si c'est un homme... Plutôt une marchandise, partie de ces « 11 tonnes de nègres » dont s'enorgueillit l'un des marchands de l'histoire.

Rosalie finira par s'enfuir dans la montagne pour rejoindre les Marrons, comme sa mère l'avait fait avant elle, et par se baptiser elle-même Solitude.

La mulâtresse Solitude. Je me souviens qu'à la sortie du livre, je n'avais pas vu la majuscule de Solitude et avais pris mulâtresse comme un adjectif. Ce que je trouvais très beau. Pour moi, le titre évoquait la solitude des mulâtres, la solitude de ceux qui ne viennent pas d'un seul monde. Ou qui ne *veulent* pas appartenir à un seul monde. Projection sans doute, mais qui n'est peut-être pas tout à fait sans rappeler la position de Schwarz-Bart lui-même, qui se sentait à la fois Antillais sans l'être et Juif

*Pour Schwartz-Bart,
Le dernier des Justes
est un hommage à
ses parents installés
en France, mais nés
en Pologne, disparus
dans les camps. Un
hommage à la culture
du shetl d'Europe
centrale, d'Europe de
l'Est, effacée.*

survivant d'un monde disparu. Et qui désespérément espérait que, malgré la Shoah, malgré la catastrophe, malgré l'abomination de l'esclavage, il soit encore possible d'entrer en relation.

« Il m'a toujours paru – il me paraît encore – que chaque humain peut légitimement parler de tous ses semblables. Je crois – ce qui n'est pas chose simple, sans doute – à l'unité fondamentale de l'espèce. Je crois [...] que l'essence du dialogue n'est pas dans les idées universelles communes aux interlocuteurs ni dans les idées que l'un se fait de l'autre, mais dans la rencontre même, dans l'invocation, dans le pouvoir qu'à le Moi de dire Tu », écrit-il dans le *Figaro littéraire*, en 1967.

Pas une chose simple, en effet. Une

chose qui semble même, un peu plus de cinquante ans après, devenue pratiquement inenvisageable.

Mais revenons à Solitude. Schwarz-Bart choisit d'en faire un être vidé, « sans âme » après en avoir eu deux, sans corps puisqu'on peut lui donner un coup de rasoir sous la langue sans qu'elle montre le moindre signe de souffrance, qui semble se mouvoir sur une vague qui la conduit au hasard de sa course. Elle est pourtant tantôt « zombie corne », diablesse donc, tantôt femme à la beauté lumineuse. Elle semble morte et parfois reprend vie, quand elle ramasse les herbes sauvages ou qu'elle rencontre Maïmouni, parmi les Marrons. Ce « petit nègre d'eau salée », c'est-à-dire né en Afrique, l'aime. Il caresse son ventre et « l'enfant inachevé » qu'elle porte, car « la main du père est un soleil pour l'enfant ».

Certains critiques qui ont vu dans la Solitude de Schwarz-Bart une « héroïne en creux », une morte bien avant d'être exécutée, vaincue par ses maîtres avant de finir sur leurs échafauds – à l'opposé de l'image de combattante que les Antillais ont construite d'elle a posteriori –, oublient seulement que, dans le camp des rebelles qu'elle a réussi à atteindre, fût-elle inerte et portée en apparence par le désir des autres, elle lutte, elle tue, elle aime et elle enfante.

La mulâtresse Solitude ne connut qu'un succès limité. Les lecteurs de Schwarz-Bart en France attendaient de lui un autre roman juif; quant aux Antillais, ils lui firent, en plein mouvement nationaliste, un procès en légitimité. « C'est un Caribéen qui aurait dû écrire ce livre », commentera Frederick Ivor Case, écrivain et professeur né en Guyane.

Mais qu'allait donc faire ce Juif dans les galères des négriers ?

On était donc bien loin des identités rhizomiques dont parlera Glissant quelques années plus tard. Et on en est peut-être encore plus loin aujourd'hui, appropriés ou appropriés, tous coincés dans nos propriétés illusoires.

(Et pour comble : tous armés contre la contamination et incapables de ne pas accoler une nationalité à un vaccin.) ●